

Ecriture biographique et écriture de l'histoire aux XIX^e et XX^e siècles

Sabina Loriga



Édition électronique

URL : <http://ccrh.revues.org/3554>

DOI : [10.4000/ccrh.3554](https://doi.org/10.4000/ccrh.3554)

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHES

Édition imprimée

Date de publication : 25 avril 2010

Pagination : 47-71

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Sabina Loriga, « Ecriture biographique et écriture de l'histoire aux XIX^e et XX^e siècles », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 45 | 2010, mis en ligne le 14 mars 2012, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://ccrh.revues.org/3554> ; DOI : [10.4000/ccrh.3554](https://doi.org/10.4000/ccrh.3554)

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2016.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

*Écriture biographique et écriture de l'histoire aux XIX^e et XX^e siècles*¹

Sabina Loriga

Des histoires à l'histoire

- 1 Les historiens ont longtemps cru qu'ils avaient pour mission de préserver de l'oubli les actions humaines². Cette conception s'enracinait dans la croyance que la nature, éternelle et immuable, n'avait nullement besoin de la mémoire pour continuer à exister. Mortels par essence (« Nous seuls passons auprès de tout comme un échange aérien »)³, les êtres humains peuvent cependant rivaliser avec la nature grâce à leur inscription dans l'histoire. De ce point de vue, la recherche historique aurait tout intérêt à se recentrer sur les faits marquants et les grandes œuvres, « créations terrifiantes » selon la formule de Sophocle⁴, dont les hommes sont capables.
- 2 Les choses ont changé au cours des deux derniers siècles. À la fin du XVIII^e siècle, les historiens ont mis de côté les actions et les souffrances des individus pour s'attacher aux mécanismes invisibles de l'histoire universelle, « principe d'évolution de notre espèce, qui en constitue le contenu véritable autant que le cœur et l'essence »⁵. De multiples raisons expliquent que les historiens aient délaissé les histoires au pluriel (*die Geschichten*) pour passer à l'Histoire au singulier (*die Geschichte*)⁶. Deux découvertes de notre modernité ont sans conteste pesé sur cette mutation : d'un côté, la prise de conscience que la nature est elle aussi mortelle et, de l'autre, la perte progressive de notre capacité à appréhender la vérité du monde à l'aide de nos cinq sens (depuis Copernic, la science n'a eu de cesse de vérifier les limites de l'observation directe)⁷. Parallèlement à ces transformations profondes qui échappent à notre claire conscience, certains changements intellectuels moins tragiques, parfois triviaux, ont eu des effets importants sur nos conceptions, à commencer par l'ambition d'établir des fondements objectifs et scientifiques aux sciences sociales et aux sciences humaines. Cette aspiration a mobilisé des forces extraordinaires dans les domaines les plus variés de la recherche, de la démographie à la psychologie en

passant par l'histoire ou la sociologie, afin d'uniformiser les phénomènes en éliminant bien souvent les différences, les écarts, les idiosyncrasies.

- 3 Cette tendance à vouloir uniformiser le passé a eu des conséquences graves, comme le signale Hannah Arendt dans une lettre du 4 mars 1951 adressée à Karl Jaspers. Revenant une fois de plus sur les tragédies politiques et sociales du XX^e siècle, elle affirme que la pensée moderne a perdu le goût des différences :

Je ne sais pas ce qu'est le mal absolu mais il me semble qu'il a en quelque sorte à faire avec les phénomènes suivants : déclarer les êtres humains superflus en tant qu'êtres humains [...]. Cela arrive dès qu'on élimine toute imprévisibilité, qui, du côté des hommes correspond à la spontanéité [...]. Or, [précise-t-elle plus loin], je soupçonne la philosophie de n'être pas tout à fait innocente dans cette affaire. Pas dans le sens naturellement où Hitler pourrait être rapproché de Platon [...]. Mais sans doute au sens où cette philosophie occidentale n'a jamais eu une conception claire du politique et ne pouvait en avoir parce qu'elle parlait forcément de l'homme individuel et traitait accessoirement la pluralité effective ⁸.

- 4 Au-delà de la philosophie, la perte de la pluralité concerne aussi l'histoire. Au cours des XIX^e et XX^e siècles, les manuels d'histoire fourmillaient d'événements sans protagonistes. Ils évoquaient puissances, nations, peuples, alliances, groupes d'intérêts mais très rarement des êtres humains ⁹. Comme le soupçonnait déjà l'écrivain allemand Hans Magnus Enzensberger, dont l'œuvre est toujours très attentive au passé, le langage de l'histoire a commencé à faire disparaître les individus derrière des catégories :

L'histoire est montrée sans acteur, les gens qu'elle décrit n'y sont que des figurants, à l'instar d'un décor de scène qui fait une tache sombre en arrière-plan. On y parle des *chômeurs* ou des *hommes d'affaires* [...].

- 5 Dans ces conditions, même les prétendus hommes qui font l'histoire nous apparaissent sans existence réelle :

Le sort de ceux que la destinée ignore royalement prend sa revanche sur leur succès. Ils ont une allure figée de pantins et ressemblent à ces figurines de bois qui remplacent les hommes dans les peintures de De Chirico ¹⁰

- 6 Le prix à payer pour cette désertification du passé au niveau éthique et politique s'avère très élevé. Selon la formule d'Isaiah Berlin, si l'on occulte la dimension individuelle de l'histoire,

Alexandre, César, Attila, Mohammed, Cromwell et Hitler s'apparentent à des inondations, des séismes, des couchers de soleil, des océans ou des montagnes ; nous pouvons les admirer ou les craindre, les accepter ou les maudire, mais dénoncer ou porter aux nues leurs actions serait aussi raisonnable que de sermonner un arbre.

- 7 La formule me paraît d'une importance capitale ; elle signale la façon dont le relativisme attaque le principe de la responsabilité individuelle et montre en quoi le relativisme n'est pas uniquement un trait caractéristique de l'historiographie prétendument post-moderne, inspirée par Nietzsche, mais qu'il est aussi caractéristique d'une lecture impersonnelle de l'histoire, qui se contente de décrire la réalité à travers des relations de pouvoir désincarnées. Isaiah Berlin précise :

L'éloge et le blâme, la croyance qu'une action est préférable à une autre, la dénonciation ou la justification des grandes figures du présent et du passé deviennent alors parfaitement absurdes. L'admiration ou le mépris pour telle ou telle personnalité historique a beau être une pratique courante, elle n'en relève pas moins d'un jugement purement esthétique ¹¹.

Histoire et biographie : le *vrai* et la *vraisemblance*

- 8 À quel moment a eu lieu le sacrifice de la dimension individuelle et comment s'est-il produit ? La frontière qui sépare l'histoire de la biographie a toujours été incertaine et conflictuelle. Thucydide manifestait déjà à son époque un mépris royal pour tout ce qui avait trait à la biographie. Il n'y a guère de place pour un genre narratif qui s'attache à séduire un public populaire, dans l'historio-graphie universelle et précise, que le grand historien grec envisage d'écrire. Deux siècles plus tard, Polybe rappelle que l'approche biographique de l'histoire, fondée sur les moyens de la tragédie, crée des confusions entre la poétique et l'histoire proprement dite. Ces conceptions s'inscrivaient dans un vaste débat historiographique de l'époque, où s'affrontaient l'idéal du *vrai* et la *vraisemblance* (*verisimilem*), qui avait la faveur du sophiste Gorgias. Contrairement aux conceptions de certains historiens des IV^e et III^e siècles avant notre ère (Philarque ou Duryde de Samos par exemple), qui avaient pour projet de transformer l'histoire en représentation dramatique fondée sur une imitation exacte de la réalité (*mimesis*), Polybe entendait fixer et transmettre la vérité objective ¹².
- 9 La distinction entre histoire et biographie est aussi convoquée par ceux qui, dans le camp opposé, écrivent des biographies. À l'époque impériale, Plutarque manifestait peu d'intérêt pour les éléments structurels mais défendait la primauté des signes distinctifs de l'âme sur l'étiologie politique :
- Écrivant dans ce livre la vie du roi Alexandre et celle de César, qui abattit Pompée, nous ne ferons d'autre préambule, en raison du grand nombre de faits que comporte le sujet, que d'adresser une prière à nos lecteurs : nous leur demandons de ne pas nous chercher chicane si, loin de rapporter en détail et minutieusement toutes les actions célèbres de ces deux hommes, nous abrégeons le récit de la plupart d'entre elles. En effet nous n'écrivons pas des histoires, mais des biographies, et ce n'est pas dans les actions les plus éclatantes que se manifestent la vertu ou le vice. Souvent, au contraire, un petit fait, un mot, une plaisanterie montrent mieux le caractère que des combats qui font des milliers de morts, que les batailles rangées et les sièges les plus importants. Aussi, comme les peintres saisissent la ressemblance à partir du visage et des traits de la physionomie, qui révèlent le caractère, et se préoccupent fort peu des autres parties du corps, de même il faut nous permettre de pénétrer de préférence dans les signes distinctifs de l'âme et de représenter à l'aide de ces signes la vie de chaque homme, en laissant à d'autres l'aspect grandiose des événements et des guerres ¹³.
- 10 Les paroles des classiques ont été relayées par les premiers historiens modernes. En 1559, John Hayward, parfois surnommé le Tacite anglais, témoignait de sa méfiance à l'égard de la tentation biographique dans son ouvrage *Life and reign of King Henrie III*, et recommandait au passage de ne pas confondre le « gouvernement de puissants États » avec « la vie et les œuvres d'hommes illustres » ¹⁴. Un siècle plus tard, Thomas Burnet, chapelain et secrétaire de Guillaume III d'Angleterre, accordait lui aussi une grande importance à l'histoire en ne reconnaissant aux commentaires biographiques qu'une valeur ornementale et subalterne :
- La vie des philosophes, leur naissance, leur mort, leurs voyages, leurs bonnes ou leurs mauvaises actions et choses de cette nature complètent et embellissent le sujet abordé, mais sont d'un intérêt très secondaire dans la recherche des sources et avancées du savoir humain, ou pour la compréhension des voies de la Providence ¹⁵.

- 11 Tout le monde ne partageait cependant pas la distinction entre biographie et histoire que proposait Polybe. Au VIII^e siècle, Bède le Vénérable affirmait que la biographie n'était rien d'autre que de l'histoire vue de près. Au commencement de la période moderne, les principaux manuels de paléographie, de diplomatie ou d'historiographie (de Jean Bodin à Agostino Mascardi en passant par Gabriel Mably) assimilaient la biographie à une forme d'écriture de l'histoire tout à fait légitime. Au XVII^e siècle, Thomas Stanley, philologue anglais réputé pour son édition critique des tragédies d'Eschyle, considérait que les biographies de législateurs, de *condottieri* et de sages représentaient la forme la plus haute de l'histoire¹⁶. Le siècle suivant partageait aussi très largement cette idée que la destinée des hommes illustres rendaient les choix d'une nation plus intelligible. David Hume était persuadé que les dispositions spirituelles de Charles I^{er} sonnèrent le glas de la cause absolutiste en Angleterre. Plusieurs décennies plus tard, Voltaire développait son récit historique autour des figures de Louis XIV, Charles XII de Suède, « excessivement grand, malheureux et fou » et le glorieux vainqueur de la bataille de Poltava, Pierre le Grand. Loin de célébrer le culte des héros contrairement à nombre de ses successeurs, Voltaire était convaincu que les grandes âmes nous permettent de comprendre les caprices de l'histoire, autrement dit les circonstances inattendues qui se révèlent essentielles à la compréhension du tableau général parfois « privé de vraisemblance ». Dans les fresques de Géricault ou de David, le visage du héros, taillé par le fou anonyme qui vit dans son ombre, exprime à lui seul le *Zeitgeist* ou l'esprit du temps¹⁷.
- 12 En résumé, il s'avère que la frontière entre biographie et histoire a été contestée au cours des siècles jusqu'à ce qu'elle devienne le point de convergence de plusieurs querelles intellectuelles au moment précis où la pensée et l'écriture de l'histoire atteignaient l'apogée. J'aimerais examiner dans les pages suivantes deux moments clés de la bataille qui s'est déroulée sur la ligne de partage entre biographie et histoire. Le premier remonte à la jonction des XVIII^e et XIX^e siècles et se rattache à l'émergence de la philosophie de l'histoire ; le second est niché au cœur de l'historiographie moderne et coïncide avec le divorce, consommé dans la dernière décennie du XIX^e siècle, entre histoire sociale et histoire politique. Dans les deux cas, la totalité devenait la catégorie explicative du devenir¹⁸.

Totalité et devenir : débuts de la philosophie de l'histoire

- 13 Il y a tout lieu de déduire des propos précédents que la première attaque contre l'individu a été lancée par la philosophie. Dans un court traité écrit en 1784 sur la finalité de l'histoire, Emmanuel Kant voyait dans l'homme le truchement par lequel la nature réalisait ses fins, et affirmait que l'histoire devait s'élever au-dessus de l'individu pour développer sa pensée à une plus grande échelle dans la mesure où ce qui nous apparaît de manière confuse et irrégulière chez les individus correspond à une succession d'événements unitaires et systématiques, propre à la totalité des espèces :

Les individus, et même des peuples entiers, ne pensent guère que, pendant qu'ils poursuivent leurs intentions privées, chacun selon ses goûts et souvent contre les autres individus, ils suivent comme un fil directeur, sans s'en apercevoir, l'intention de la nature, qui leur est inconnue, et qui, même s'ils en avaient connaissance, leur importerait cependant peu¹⁹.

- 14 Avec l'émergence d'une vision providentielle de l'histoire, la biographie est devenue très marginale. Après avoir réaffirmé l'unité *a priori* de l'histoire, Fichte réfutait la valeur indépendante de l'individu confronté à l'universel, ne retenant que l'évolution des espèces, « en aucune manière celle des individus ». Hegel pensait aussi qu'il fallait sacrifier la dimension concrète de l'existence au *Welt-plan* ; les individus constituent une masse superflue qui ne doit en aucun cas faire de l'ombre à ce qui compte dans l'histoire. Lorsque les événements, des plus éloignés au plus aberrants, qui se produisent dans le monde sont dialectiquement intégrés à un horizon téléologique (le développement infini autant que nécessaire de l'humanité), les individus (y compris les grandes figures de l'histoire, universaux supérieurs, comme César ou Napoléon, immortalisé à la bataille de Iéna) semblent être eux aussi les instruments de la raison, conçus pour accomplir un dessein qui les dépasse :

Ce vers quoi les destins individuels de l'histoire mondiale sont inconsciemment poussés est sans rapport avec ce qu'ils entendaient librement accomplir, mais dépend de ce que leur volonté, pressée par une nécessité en apparence aveugle, les oblige à faire pour le bien commun au-delà de l'intérêt personnel. De sorte que ces hommes, portés par une compréhension instinctive, accomplissent ce qui est attendu d'eux. Ils agissent de manière historique en subissant la puissance rusée de la raison (*List des Vernunft*), qui correspond pour Hegel à l'expression de la providence divine ²⁰.

- 15 Comme le remarque Karl Löwith, le marxisme n'a pas rompu avec la philosophie allemande sur ce point,

dans la mesure où Marx lui-même avait déjà réglé ses comptes avec « l'idéologie allemande » de la philosophie post-hégélienne, il pouvait envisager avec confiance la philosophie future qui réalise l'unité de la raison et de la réalité, de l'essence et de l'existence, telle qu'avait pu le formuler Hegel ²¹.

- 16 Dans cette conception providentielle du devenir, selon laquelle l'humanité accomplirait ses desseins supérieurs en passant progressivement mais nécessairement par un cheminement difficile, l'individu demeure totalement soumis à la loi, une loi terrible et implacable, ne déviant jamais de sa course. L'oubli de la personne coïncide presque toujours avec le refus du hasard ou, pour le moins, à une volonté d'en réduire partiellement la portée. Ainsi, l'issue de la bataille de Waterloo fut assurément conditionnée par les pluies torrentielles qui tombèrent pendant la nuit du 17 au 18 juin 1815, mais ces trombes d'eau étaient aussi la marque du dieu de l'histoire... Victor Hugo a donné une expression poétique à ce genre d'attente providentielle. Après avoir rappelé qu'Olivier Cromwell envisageait de partir pour la Jamaïque et Honoré Gabriel Mirabeau pour les Pays-Bas, mais que l'un et l'autre furent détournés de leur projet par l'interdiction d'un roi, il ajoute :

Or, ôtez Cromwell de la révolution d'Angleterre, ôtez Mirabeau de la révolution de France, vous ôtez peut-être des deux révolutions, deux échafauds. Qui sait si la Jamaïque n'eut pas sauvé Charles I^{er} et Batavia Louis XVI ? Mais non, c'est le roi d'Angleterre qui veut garder Cromwell ; c'est le roi de France qui veut garder Mirabeau. Quand un roi est condamné à mort, la providence lui bande les yeux.

- 17 Dit autrement, la main de Dieu se cache derrière le moindre événement humain :

Eh ! Qui ne sent que dans ce tumulte et dans cette tempête, au milieu de ce combat de tous les systèmes et de toutes les ambitions qui fait tant de fumée et tant de poussière, sous ce voile qui cache encore aux yeux la statue sociale et providentielle à peine ébauchée, derrière ce nuage de théories, de passions, de chimères, qui se croisent de leurs éclairs, à travers ce bruit de la parole humaine qui parle à la fois

toutes les langues par toutes les bouches, sous ce violent tourbillon de choses, d'hommes et d'idées qu'on appelle le dix-neuvième siècle, quelque chose de grand s'accomplit ! Dieu reste calme et fait son œuvre ²².

Une réaction à la conception providentielle de l'histoire : Wilhelm von Humboldt

- 18 De nombreux historiens du XIX^e siècle commencèrent à réagir à cette conception providentielle et téléologique de la philosophie de l'histoire. Wilhelm von Humboldt est la figure de proue de cette remise en cause ; dans deux essais sur l'histoire universelle, datant de 1814 et de 1818, de même que dans son fameux discours de 1821 sur la tâche de l'historien, Humboldt s'en prend aux systèmes philosophiques de Fichte et de Hegel (mais aussi à Kant), car il les trouve fondés sur une vision abstraite de l'homme qui tend « à réduire le caractère aléatoire et dispersé des événements à un seul et même point de vue, déduisant l'un de l'autre sur la base du principe de nécessité » ²³. Humboldt, au contraire, défendait une sorte de physique de l'histoire attentive à la double dimension rationnelle et sensible des hommes.
- 19 De toute évidence, Humboldt reconnaissait la notion d'uniformité signalée par Kant. Les êtres humains ont tendance à se conformer à un modèle uniforme dès lors qu'ils agissent de manière collective. Il découle en conséquence que la nature est aussi à l'origine du conditionnement du caractère moral de la personne. Si l'on considère une série d'événements fortuits (mariages, décès, enfants illégitimes ou délits), nous constatons que ces événements s'organisent selon une régularité qui ne s'explique que parce qu'il existe un élément naturel régissant l'action des hommes, et qui se manifeste de manière cyclique selon des lois régulières. L'histoire pour autant ne se contente pas d'être un produit de la nature. Elle est aussi régie par la force créatrice de la personnalité humaine : les individus ne peuvent être expliqués « sur la base de l'une ou l'autre des influences subies (c'est au contraire la réaction individuelle qui détermine ces dernières) » ²⁴. En d'autres termes, les actions humaines modifient toujours la nature de manière parfois inconnue ou inattendue. Il suffit souvent d'un esprit puissant, plus ou moins consciemment dominé par une grande idée, capable aussi de réfléchir au matériau susceptible de lui donner forme, parce que le résultat dépend de cette idée sans mesure commune avec le cours habituel des choses. Les actions humaines, selon Humboldt, ne se limitent pas seulement à l'actions des grands hommes : « Il est indéniable que l'action du génie et la passion forte appartiennent à un ordre de choses différent du cours mécanique propre à la nature [alors que], au sens strict, c'est ce que l'on observe dans la vie humaine des individus » ²⁵.
- 20 Ces réflexions signalent deux points importants dans la pensée de Humboldt. Il entreprend d'abord de commenter la dimension éthique de l'histoire. Cette dernière est sans relation à la morale : elle n'a pas à offrir de modèles édifiants ou répulsifs ; les exemples ne sont en effet d'aucune utilité et peuvent même être trompeurs. Mais l'histoire est fondée sur une éthique dans la mesure où, selon la formule de Leopold von Ranke datant de 1860, elle dévoile le drame de la liberté :
- L'histoire porte sur la perception de la réalité (*Sinn für Wirklichkeit*) et contient la conscience de la nature éphémère de l'existence dans le temps et la conscience de la dépendance à des causes passées et présentes ; elle est en même temps conscience d'une liberté spirituelle ²⁶.

- 21 Humboldt rappelle ensuite que le sens de la globalité chez l'historien ne coïncide pas avec la notion de totalité idéale ; ce sens de la globalité n'est ni unique ni complémentaire mais toujours multipolaire, débordant de vie, conflictuel, traversés de contradictions et pétris de divergences. Dans une lettre de 1803 adressée au diplomate Karl von Brinckmann, Humboldt a donné à cette intuition une formulation forte en se décrivant,
- porté non pas vers l'Un, qui serait la totalité, nouveau concept erroné, mais vers une unité dans laquelle chaque concept humain, chaque opposition entre l'unité et la pluralité serait imbriquée ²⁷.
- 22 La réflexion d'Humboldt sera plus tard reprise par d'autres historiens, Johannes Droysen ou Jakob Burckhardt par exemple. À certains égards, la tentative, pour la philosophie de l'histoire, de dépasser les cheminements individuels du passé afin de se débarrasser de ses différences internes a rencontré de fortes résistances de la part des historiens et a alimenté de très riches débats visant à défendre la dimension plurielle du passé.

La naissance des sciences sociales et l'« homme moyen »

- 23 Le deuxième tournant capital, qui a contribué à amplifier le fossé entre l'histoire et la biographie, se situe vers la fin du XIX^e siècle. Selon Johann Gustav Droysen, historien des plus réfléchis, « notre science vient tout juste de se libérer de l'emprise théologico-philosophique, et déjà les sciences naturelles entendent se l'approprier » ²⁸. En réalité, le danger ne venait pas tant des sciences expérimentales que du côté des sciences sociales naissantes, la démographie ou la sociologie par exemple, décidées à se construire une légitimité scientifique incontestable.
- 24 Dans les années 1830, Lambert Adolphe Quételet forgea la notion d'« homme moyen », espérant ainsi élaborer une mécanique sociale, ou pour le moins une science sociale capable de définir les lois qui régissent les phénomènes intellectuels et moraux à la manière des lois de la physique :
- L'homme que je considère ici est, dans la société, l'analogue du centre de gravité dans le corps ; il est la moyenne autour de laquelle oscillent les éléments sociaux : ce sera, si l'on veut, un être fictif pour qui toutes les choses passeront conformément aux résultats moyens obtenus par la société.
- 25 La notion d'homme moyen a entraîné l'abandon officiel de tout ce qui pouvait renvoyer à l'individualité ou à l'anomalie :
- Nous devons, avant tout, perdre de vue l'homme pris isolément, et ne le considérer que comme une fraction de l'espèce. En le dépouillant de son individualité, nous éliminerons tout ce qui est accidentel; et les particularités individuelles qui n'ont que peu ou point d'action sur la masse s'effaceront d'elles-mêmes, et permettront de saisir les résultats généraux ²⁹.
- 26 Dans les décennies qui suivirent, la notion d'homme moyen rencontra un grand succès. Convaincus que les êtres humains ne pouvaient pas échapper à la loi universelle de la causalité, Henry Thomas Buckle, Grant Allen et Louis Bourdeau mirent l'accent sur la force des limites externes, notamment géographiques, et comparèrent les êtres humains à des fourmis tissant de façon anonyme la matière de la vie sociale (de la même manière que les cellules reconstruisent les tissus organiques) ³⁰. Selon Herbert Spencer, les mêmes contraintes s'appliquent aux êtres d'exception : « En même temps que l'ensemble de la génération dont il est une infime composante, y compris ses institutions, son langage,

l'étendue de son savoir, ses coutumes, sans oublier ses arts et ses techniques innombrables, il est le résultat d'un agrégat immense de forces qui se sont combinées au fil du temps »³¹. De là découle l'idée que la science se doit d'expliquer l'homme moyen pour chacune des races humaines en renonçant à l'étude des variations morphologiques et des différences individuelles. Même si chaque personne prise séparément est digne d'intérêt, les pensées et les actions des individus n'ont aucune signification historique. Par un curieux glissement de vocabulaire, les « signes distinctifs de l'âme » chers à Plutarque, que Hegel s'était ingénié à considérer comme insignifiants, devenaient maintenant des « idiosyncrasies » qu'il fallait niveler, voire éliminer.

L'impersonnalité : critère de la démarche scientifique

- 27 Au XIX^e siècle, de nombreux historiens ont rejoint, au nom de la science, les rangs des pourfendeurs de la biographie. Certains ne tardèrent pas à se défaire des oripeaux de la pensée morale pour revêtir les nouveaux atours des sciences sociales, confectionnés sur le modèle des sciences naturelles. Ces historiens avaient en commun de croire que l'impersonnalité constituait de manière définitive le critère fondamental de la démarche scientifique même s'ils ne partageaient pas tous le déterminisme radical de Buckle, Spencer ou Bourdeau. Outre-atlantique, John Fiske, auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire américaine, espérait pouvoir ainsi créer une « grande révolution historique » :

Depuis le milieu du dix-neuvième siècle, la révolution qui a eu lieu dans les études historiques est aussi importante et profonde que celle qui s'est produite dans le domaine de la biologie sous la houlette de M. Darwin. En termes de savoir, l'intervalle entre Edward Freeman en 1880 et Thomas Babington Macaulay en 1850 est aussi important que celui qui sépare John Dalton et Humphrey Davy des adeptes de la théorie philogénétique. Et cependant, dans les principaux ouvrages à l'origine de ce bouleversement, ceux de Henry Maine et de William Stubbs, de Fustel de Coulanges et de Maurer par exemple, la biographie ne joue qu'un rôle très secondaire si tant est qu'elle en joue un³².

- 28 En France, Émile Durkheim reconnaissait aux grands hommes une fonction politique importante :

Une société où le génie serait sacrifié à la foule et à je ne sais quel amour aveugle d'une égalité stérile, se condamnerait elle-même à une immobilité qui ne diffère pas beaucoup de la mort³³.

- 29 Mais Durkheim pensait aussi que les grands hommes constituaient un élément perturbateur pour les sciences sociales exclusivement tournées vers les modes de penser, de sentir et d'agir indépendamment des individus concernés. Sa comparaison fameuse entre le fait social et les statistiques provient de cette idée profondément ancrée dans sa pensée :

Comme chacun de ces chiffres comprend tous les cas particuliers indistinctement, les circonstances individuelles qui peuvent avoir quelque part dans la production du phénomène s'y neutralisent mutuellement et, par suite, ne contribuent pas à le déterminer³⁴.

- 30 Quelques années plus tard, François Simiand reprit l'idée pour défendre l'unification des sciences sociales. Tout en reconnaissant la spécificité interprétative de l'histoire, Simiand continuait de penser que les historiens devaient se consacrer à l'étude des faits objectifs et non des spontanés individuelles :

Une règle de droit, un dogme religieux, une superstition, un usage, la forme de la propriété, l'organisation sociale, une certaine vision du travail, un certain procédé d'échange, une certaine manière de se loger ou de se vêtir, un précepte moral, etc., tout cela m'est donné, m'est fourni tout constitué, tout cela existe dans ma vie indépendamment de mes spontanéités propres et quelquefois en dépit d'elles.

- 31 La politique, les individus et la chronologie (correspondant aux trois « idoles de la tribu des historiens ») n'avaient aucune réalité et devaient être remplacés par des concepts-clés telles la répétition, les régularités et la tradition :

La règle est ici, comme dans les autres sciences positives, de suivre les abstractions heureuses, c'est-à-dire celles qui conduisent à établir, celles qui sont propres à mettre en évidence, des régularités.

- 32 Pour Simiand de surcroît, la causalité historique n'avait plus la forme de la motivation mais de la loi :

L'établissement d'un lien causal se fait non entre un agent et un acte, non entre un pouvoir et un résultat, mais entre deux phénomènes exactement de même ordre ; il implique une relation stable, une régularité, une loi. Il n'y a cause, au sens positif du mot, que là où il y a la loi, au moins concevable. [Ajoutant par ailleurs], il n'y a rapport causal [...] que s'il y a régularité de liaison, que s'il y a renouvellement identique de la relation constatée ; le cas unique n'a pas de cause, n'est pas scientifiquement explicable³⁵.

- 33 Le rève d'une science historique impersonnelle avait aussi séduit les historiens allemands. En 1896, Karl Lamprecht, fondateur du *Kultur-und-Universalgeschichte Institut* de l'Université de Leipzig, inventa à partir des sciences naturelles un concept de science, régulateur et infaillible, qu'il appliqua à l'ensemble des disciplines sociales. Il suggéra de faire de la causalité un principe premier systématique de façon à ce que l'histoire puisse se doter d'un statut scientifique incontestable. Alors que la science se donne pour tâche de mettre en évidence la chaîne des causes et des effets nécessaires, qui est identique dans tous les processus particuliers, l'histoire devrait, elle, se préoccuper uniquement de ce qui est comparable, la méthode historico-culturelle coïncidait aussi avec l'acceptation d'une causalité absolue dans le domaine spirituel et travaillait « avec les méthodes spécifiques des sciences comparées, utilisant au besoin la synthèse, la comparaison inductive et la généralisation. » Pour Lamprecht, cette perspective conduisait au sacrifice de toutes les différences. Les historiens peuvent, et même doivent, arrêter de rechercher ce qui sépare afin de mettre en évidence ce qui unit les choses entre elles. Ils ne devraient donc pas s'attarder sur chaque individu en tant qu'être particulier doté d'un caractère unique, irremplaçable et, moins encore, en tant qu'être capable d'influer sur le cours de l'histoire, mais au contraire considérer qu'il s'agit d'un échantillon singulier identique aux autres, dominé tout au plus par des idées, des émotions et des pulsions communes au groupe auquel il appartient³⁶. Contrairement aux historiens marxistes privilégiant la notion de classe, Lamprecht pensait que l'élément social déterminant capable d'expliquer tout le *reste* se résumait à l'idée de nation, qu'il définissait en terme romantique et non juridique ou politique, et qu'il comparait à un organisme se développant selon ses propres lois. Ce point constituait une pierre d'achoppement intéressante : le concept de nation ne permettait plus d'individualiser le passé, comme cela avait été le cas pour de nombreux historiens au cours des premières décennies du XIX^e siècle, mais constituait une dimension régulière de la vie historique³⁷.

- 34 Il est certain que l'époque comptait aussi des voix dissidentes peu enclines à sacrifier la dimension concrète de l'existence humaine sur l'autel de la science. Mais la plupart des tenants de la dimension individuelle de l'histoire continuèrent malheureusement à

cultiver la rhétorique de la grandeur personnelle. Cela revenait à dire que les grands politiciens capables de modeler le réel se heurtaient aux forces sociales anonymes évoquées par Simiand et Lamprecht. Même ceux qui ne cédaient pas à l'idéologie héroïque rêvaient quand même d'êtres libres, mus par la puissance de leur volonté. Friedrich Meinecke envisageait le « noyau fondamental de l'individu, indissoluble, unitaire et *a priori* » là où Eduard Meyer opposait les individus historiquement déterminants aux individus indifférents, dont,

les noms n'apparaissent dans l'histoire que dans la mesure où ils furent les intermédiaires accidentels d'un processus historique particulier : officiels, diplomates, employés ; seuls leur nom et leur fonction ont un intérêt historique, certainement pas leur personnalité ³⁸.

- 35 Il convient de signaler que la primauté des hommes illustres coïncide presque invariablement avec la primauté politique. L'État semble être le seul à mériter une enquête historique. Selon les termes ironiques de l'historien allemand Eberhard Gothein, le leitmotiv dominant incite à réserver aux historiens politiques les faits importants et les actions de l'État et aux historiens de la culture les poubelles et à la « garde-robe » (*das Kerichtfass und die Rumpelkammer*) ³⁹. À une époque marquée par la montée en puissance de l'État et par l'affirmation de l'autonomie politique des masses, les articles de la *Historische Zeitschrift* ignorent les problèmes sociaux (usine, famille, banlieue ne sont jamais mentionnées) et réduisent la politique au niveau de l'idéologie apparente et officielle des institutions d'État ⁴⁰.
- 36 Les années qui suivront montreront les dangers d'une telle définition, pendant et après la Première Guerre mondiale notamment, quand les historiens politiques se révéleront incapables de comprendre la gravité des tensions sociales qui firent éclater l'Allemagne et l'Europe tout entière. Eduard Spranger, l'un des inspireurs de la morphologie historique, que la Gestapo arrêta pour sa complicité supposée dans la conspiration du 20 juillet 1940 contre Hitler, prendra la mesure du danger et confiera à Meinecke que « les idées de Goethe ne suffisent pas pour comprendre notre enfer ordinaire » ⁴¹.
- 37 À bien des égards, il me semble que l'histoire ressort profondément amoindrie du questionnement méthodologique qui se déroula à la fin du XIX^e siècle. On a eu tendance à ignorer sciemment les vues riches et complexes d'historiens comme Otto Hintze par exemple. Le champ historiographique s'est de fait reconstitué autour d'une distinction conceptuelle douteuse entre histoire sociale ou histoire politique. Dans les décennies suivantes, les partisans de la première cultiveront sa vocation impersonnelle tandis que les tenants de la seconde continueront à peupler le passé de figures illustres, intransigeantes et décoratives (oubliant en cela l'avertissement de Bismarck qui remarquait : « Mon influence est généralement très surestimée [...] mais, en dépit de tout, personne ne songera à exiger de moi que je fasse l'histoire » ⁴².) Le résultat peut passer pour navrant, surtout si l'on considère qu'au même moment deux penseurs étrangers à la discipline historique, Max Weber et Wilhelm Dilthey, développaient des réflexions extrêmement riches et inédites sur la relation entre histoire et biographie.

Histoire sociale et histoire politique

- 38 L'image de l'histoire biographique continua à se dégrader au cours du XX^e siècle. C'est en France que cette remise en cause atteignit des sommets ⁴³. La guerre contre l'*histoire historisante* fut déclarée dans les pages de la *Revue de synthèse historique* et remportée par

les historiens des *Annales*, qui entendaient mettre au jour les strates profondes de l'histoire (structures sociales, représentations mentales et phénomènes inscrits dans le temps) au-delà des hommes et des événements. En très peu de temps, la biographie devint l'emblème de l'histoire traditionnelle, que Fernand Braudel qualifiait d'*histoire événementielle*, plus attentive à la chronologie qu'aux structures sous-jacentes, aux hommes illustres qu'aux masses. Pour Marc Bloch et Lucien Febvre, le but de l'histoire, c'est l'homme ou « disons mieux : les hommes. Plutôt que le singulier, favorable à l'abstraction, le pluriel, qui est le mode grammatical de la relativité, convient à une science du divers »⁴⁴. Mais après Bloch et Febvre, la seconde et la troisième génération des historiens des *Annales* eurent tendance à ramener toutes les tensions individuelles aux structures collectives durables. Fernand Braudel voyait dans les événements rien de plus que de la poussière, « une agitation de surface », et dans les personnes une sorte de patine de réalité, brillante mais superficielle. Son insistance sur la nature illusoire des actions humaines tient au constat suivant : « Tout effort à contre-courant du sens profond de l'histoire est condamné d'avance. » À l'exception de quelques personnalités illustres (Le pape Pie V ou l'infant Don Juan d'Autriche par exemple), les êtres humains étaient selon Braudel absolument impuissants à conduire leur destinée (Charles Quint apparaît dans cette perspective comme l'instrument délibéré, choisi et anticipé par l'Espagne, du projet impérial)⁴⁵.

- 39 Les historiens du social ne furent pas les seuls à exprimer leur défiance à l'encontre des approches centrées sur l'individu. Dans les années 1960 et 1970, à l'époque où les méthodes historiques quantitatives faisaient florès, quelques historiens espéraient pouvoir évaluer les phénomènes culturels en termes quantitatifs (ce que Pierre Chaunu appelait le « troisième niveau »). François Furet défendait l'idée que les classes subalternes renvoyaient d'abord aux notions de quantité et d'anonymat. Emmanuel Le Roy Ladurie attendait l'avènement d'une « histoire sans les hommes ». Jacques Le Goff (qui devait écrire deux importantes biographies historiques) n'avait de cesse de rappeler que l'histoire des mentalités collectives décrivait avant tout,

le quotidien et l'automatique, ce qui échappe aux sujets individuels de l'histoire parce que révélateur du *contenu impersonnel de leur pensée*, ce que César et le dernier soldat de ses légions, Saint Louis et le paysan de son domaine, Christophe Colomb et le marin de ses caravelles ont en commun⁴⁶.

Refuges de la singularité

- 40 Pendant de nombreuses décennies, le goût pour la singularité ne dut sa survie qu'à quelques rares espaces historiographiques confidentiels, le champ de la prosopographie notamment. Très méfiant à l'égard de la philosophie de l'histoire et de l'histoire des idées, Lewis Namier soutenait que les faits sociaux ne pouvaient être expliqués scientifiquement qu'à la condition d'explorer les sources du comportement individuel. Sa méthode micro-analytique lui permettait de diviser les faits sociaux en une infinité d'existences particulières qu'ils réincorporaient ensuite à des entités plus grandes :

[L'historien] doit se familiariser avec les vies de milliers d'individus, pareils à une fourmilière, et suivre les colonnes de fourmis dans ses multiples directions, comprendre les relations et corrélations qu'elles entretiennent, observer les fourmis individuellement sans jamais perdre de vue la fourmilière dans son ensemble⁴⁷.

- 41 Cependant, la conception *pointilliste* de Namier, utilisée pour l'essentiel par les historiens de la Rome antique et de l'aristocratie anglaise, empruntait souvent la voie d'un anti-biographisme latent dans la mesure où la grande diversité du passé était sacrifiée au profit des répétitions constantes. Comme ne manqueraient pas de le faire remarquer plus tard Louis Bergeron et Guy Chaussinand-Nogaret, la prosopographie se donnait pour ambition de transformer la singularité en pluralité :

Retrouver les hommes et, à travers eux, préparer la définition des types. Au-delà du masque savant, retrouver le visage quotidien, et les singularités régionales, et des physionomies multiples faire jaillir les traits communs ⁴⁸.

- 42 La sociologie propose une autre expérience intéressante. Vers la fin des années 1910, William Thomas et Florian Znaniecki écrivirent un ouvrage monumental intitulé *The Polish Peasant*, dans lequel ils recueillaient les témoignages d'immigrants polonais arrivés aux États-Unis (la correspondance personnelle et le récit autobiographique de Wladek constituaient des « pièces typiquement représentatives de la passivité culturelle des masses ») ⁴⁹. Le livre n'a pas eu une destinée facile, en partie, pour des raisons politiques : Thomas, militant pacifiste, fut arrêté pour adultère et réhabilité dix ans plus tard (le poids des éléments biographiques...); et en partie pour des raisons scientifiques : la sociologie américaine venait de décider que les sources documentaires personnelles n'étaient plus fiables. Le coup de grâce fut donné en 1939 : Herbert Blumer décréta que les sources biographiques fondées sur des méthodes subjectives ne permettaient plus d'établir des généralisations sérieuses ⁵⁰.

La redécouverte de la biographie

- 43 Alors qu'on la croyait officiellement morte et enterrée, la tendance biographique fut reprise par un groupe d'esprits indépendants (y compris les sociologues Richard Hoggart ou Danilo Montaldi) curieux de redonner la parole à tous les oubliés de l'histoire avec un grand « H » ⁵¹. Et c'est précisément dans cette optique, si éloignée de l'approche traditionnelle de l'histoire politique que s'est peu à peu dissipée la défiance à l'égard de la dimension individuelle. D'abord liée à la mémoire des exclus (comme c'est le cas pour l'histoire orale, l'étude des cultures populaires ou des femmes), la réflexion biographique trouva progressivement sa place au cœur de la discipline historique au cours des deux dernières décennies du XX^e siècle ⁵². La crise du marxisme et du structuralisme conduisit de nombreux historiens à s'interroger sur la question de l'individu. En 1987, Bernard Guénée écrivait que « l'étude des structures [lui] semblait donner une place trop large à la nécessité » ; et quelques années plus tard, Le Goff expliquait à son tour que « la biographie [lui] sembl[ait] en partie libérée des blocages où des faux problèmes la maintenaient. Elle peut même devenir un observatoire privilégié ⁵³. Même les historiens du social, traditionnellement plus sensibles à la dimension collective des expériences historiques, furent déçus et insatisfaits de ces catégories englobantes de classes sociales et de mentalité qui, à leurs yeux, réduisaient le sens des actions humaines à des sous-produits de forces économiques et du milieu culturel. Ils se mirent donc eux aussi en devoir de penser les destinées individuelles ⁵⁴.
- 44 Je pense que la redécouverte de la biographie a été mue par deux élans contradictoires. Elles sont d'une part marquées par une attente qui dépasse ce qui est normalement attendu d'une démarche scientifique, et que le sociologue français Daniel Bertaux a par ailleurs parfaitement bien décrit. En 1968, la biographie lui semblait être le moyen

alternatif le mieux à même de contourner l'autoritarisme scientifique pour accéder au passé, mais aussi pour changer la société⁵⁵. D'autre part, ces deux tendances portent aussi la marque d'une approche *minimaliste* résignée, fondée sur la conviction étrange que l'étude d'une vie individuelle est une tâche facile (vue souvent majoritaire qui l'emporta sur la position démonstrative de Bertaux). Ainsi, à l'occasion d'une conférence organisée à la Sorbonne en 1985, les raisons profondes (à défaut d'être toujours très scrupuleuses) qui avaient remis sur le devant de la scène des études historiques les destinées individuelles furent disqualifiées et associées à des émotions en corrélation avec des besoins psychologiques. La biographie, expédient charmant, fut ainsi présentée sous les traits d'un « modeste instrument permettant à l'historien d'illustrer des structures et des tendances à longs termes, mais incapable de jouer un rôle intellectuel actif »⁵⁶. Selon ces critiques, la biographie d'une vie humaine n'aurait qu'une fonction suggestive (préliminaire à l'exploration du problème) ou illustrative (les théories se fondent sur d'autres démarches scientifiques et l'anecdote personnelle ne correspond qu'à un ornement, glaçage sur le gâteau). Dans les deux cas, la biographie ne sert pas à comprendre la vie sociale mais prépare l'élaboration d'une réflexion générale ; elle relève de la « technique du sandwich » qui glisse une tranche d'existence humaine entre un morceau de contexte et un autre morceau de contexte⁵⁷.

Entre théorie générale et témoignages individuels

- 45 S'appuyant sur les critiques de Bourdieu et d'autres chercheurs⁵⁸, la plupart des historiens se départirent de leur naïveté pour commencer à se poser deux séries de questions fondamentales :
- la première série portait sur l'analyse biographique. Dans une vie d'homme, quels éléments sont importants, lesquels sont anecdotiques ? Quelles catégories permettent de l'expliquer ? La liberté, l'indépendance nationale, la démocratie ? L'armée, l'école, la famille, les classes sociales, le capitalisme et, pourquoi pas, d'autres éléments extérieurs (le bruit, la pollution, etc.)⁵⁹ ?
 - la deuxième série porte sur les relations entre biographie et histoire : la vie d'une personne peut-elle éclairer le passé ? Une théorie générale peut-elle s'appuyer sur des témoignages individuels ?
- 46 La micro-histoire a d'abord constitué une approche historique centrée sur ces deux types de questionnements. À l'instar de l'histoire des femmes ou de la culture populaire, la micro-histoire s'est attachée à redonner une dignité personnelle aux oubliés de l'histoire et aux victimes du passé⁶⁰. En 1976, Carlo Ginzburg utilisa la célèbre question de Brecht (« Qui a construit Thèbes aux sept portes ? ») pour donner la parole à un meunier du XVI^e siècle. Dans les années qui suivirent, Giovanni Levi complexifia les enjeux de la question. Si Ginzburg s'était penché sur un individu des plus exceptionnels (Menocchio), Levi préféra arrêter son choix sur « un petit village très ordinaire du XVII^e siècle et l'histoire banale d'un prêtre exorciseur plutôt fruste »⁶¹. Pour Ginzburg et Levi, la passion politique allait de pair avec l'engagement méthodologique. Les deux historiens utilisèrent de manière inédite, certains diraient agressive, les informations biographiques à leur disposition, afin d'interroger l'homogénéité apparente des institutions laïques et ecclésiastiques, l'organisation des petites communautés, des groupes sociaux ou certains aspects de la vie de cette époque et, ce faisant, de réévaluer l'équilibre entre les destinées personnelles et les structures sociales. Portant leurs recherches du côté de ce qui fissure

les cadres normatifs, la micro-histoire a découvert que les contextes sociaux s'apparentent à un tissu conjonctif parcouru de champs électriques de densités différentes plutôt qu'à un ensemble cohérent et uniforme ⁶².

- 47 Cette contribution s'est révélée être d'une grande importance tant pour la discipline historique que pour la *polis*. Elle a permis de dévoiler la pauvreté de tout concept d'*appartenance* trop hâtivement adapté. La vie sociale se présente comme une série de cercles en lien les uns par rapport aux autres, le centre d'un cercle constituant à l'infini la périphérie d'un autre. L'individu (chaque individu) devient alors une entité hybride, le point de rencontre entre différentes expériences sociales ⁶³. Mais cette conception propose aussi une approche vertigineuse : le travail de contextualisation semble infini (chaque espace et chaque époque renvoyant à un autre espace et à une autre époque). Je ne suis pas certaine qu'au cours des dernières années nous ayons véritablement été capables de faire face à ce sentiment vertigineux. Je me demande même si nous n'avons pas très souvent essayé de l'affaiblir ou de la nier au point de neutraliser ce vertige à l'aide de deux utopies (Paul Ricœur aurait parlé de deux manifestations de l'*hybris*).
- 48 La première des ces utopies correspond à la représentativité biographique : elle promet de découvrir un élément susceptible d'incarner toutes les qualités de l'ensemble. L'historien est alors amené à travailler en deux temps : trouver l'individu représentatif (le paysan normal, la femme ordinaire, etc.), pour ensuite étendre ses découvertes de manière inductive à l'ensemble de la catégorie représentée (la classe des paysans, des femmes, etc). Dans son livre sur Joseph Sec, Michel Vovelle affirmait par exemple que l'individu « témoigne pour un groupe social » (la bourgeoisie française du XVIII^e siècle). De son côté, Joël Cornette cherchait « non plus l'Unique, mais un miroir qui réfracte tout un monde » dans la vie de Benoît Lacombe ⁶⁴. Cette approche intègre l'étude biographique et les généralisations théoriques, mais elle engendre la recherche éprouvante d'expériences proche de la moyenne ; les éléments les plus ordinaires sont mis en avant (ou, pour le moins, ceux que l'on considère comme ordinaires) tandis que le particulier et les détails personnels sont mis de côté ⁶⁵. Tout chercheur familier des sources biographiques (journaux, correspondance, mémoires) sait pertinemment que cette approche utopique des existences humaines se termine toujours par un lissage des spécificités et de la diversité du passé. Nous faisons de cette manière mine d'ignorer les éléments particuliers d'une biographie, au risque parfois de la corriger (démarche qui rappelle celle des positivistes effaçant les idiosyncrasies) ⁶⁶. Le résultat de ce travail quotidien de censure laisse rêveur : le temps historique s'apparente à un socle immobile ne retenant aucune empreinte ⁶⁷.
- 49 La seconde utopie renvoie à l'erreur naturaliste. Dans ce cas, les historiens ne cherchent pas l'élément capable de refléter miraculeusement l'histoire dans son ensemble (une époque, une société donnée ou un groupe social par exemple), mais se persuadent de « restituer l'histoire de chaque individu ». Quand Giovanni Levi suggérait de reconstruire la « biographie de chaque habitant du village de Santana ayant laissé une trace documentaire » ⁶⁸, il n'aurait certainement pas imaginé que la seconde génération de micro-historiens allait finir par faire concurrence à L'état civil (pour paraphraser la fameuse expression de Balzac). Il s'agit là d'une conception qui entend décrire le passé de façon exhaustive afin d'élaborer des catégories interprétatives qui respectent l'intégrité et la complexité de la réalité empirique. Mais l'idée que le savoir puisse être un double exact de la réalité rappelle la démesure des cartographes épris de perfection imaginés par Jorge Luis Borges, qui dessinent de l'Empire une « carte grandeur nature, lui

correspondant point par point [...] »⁶⁹. Tâche impossible ! Et si elle l'était, cela suffirait-il ? Pourrions-nous restituer la réalité vivante d'une époque ?

La dialectique de l'individu et de l'appartenance

50 Face à ces deux utopies, qui risquent une fois de plus de nous égarer loin de l'histoire biographique, il me semble important de prendre une fois de plus un peu de recul et de revenir au *Methodenstreit*, un siècle plus tôt. En tant que sujet politique, nous sommes tous tenus aujourd'hui de nous interroger sur les limites du concept d'appartenance. Aussi sommes-nous mieux disposés à accepter certaines des observations de Wilhelm Dilthey ignorées des historiens de l'époque. Elles laissent entendre que le monde historique ne peut être compris en termes d'appartenance et moins encore en termes de propriété ou d'assimilation. Un individu ne peut pas *expliquer* un groupe, une communauté ou une institution et, inversement, une communauté ou une institution ne peut pas non plus *expliquer* un individu. Il existe toujours un écart inépuisable. D'une certaine façon, les créations collectives sont supportées, vécues et réalisées par les individus, mais elles transcendent aussi leur contrôle et couvrent un espace humain plus vaste que l'espace biographique. Elles préexistaient à notre venue sur la terre et continueront après notre disparition :

Ces relations traversent les individus, vivent en eux, mais les dépassent aussi et possèdent une existence indépendante et un développement propre qui s'expriment par le contenu, la valeur et le but qu'elles produisent⁷⁰.

51 D'un autre côté, chaque individu est toujours un *hybride*, le point de convergence de réseaux de relations complexes (*Kreuzungspunkt*). Même si un individu donné est modelé à l'extrême par ses expériences sociales, il ne peut jamais être réduit à l'une d'entre elles. Partant de là, Dilthey propose l'exemple d'un juge qui remplirait ses fonctions dans un tribunal tout en conduisant d'autres activités dans d'autres espaces dynamiques (*Wirkungszusammenhang*). Il a une vie familiale, défend ses intérêts économiques, exerce une fonction politique, et il lui arrive même parfois, pour se divertir, de taquiner la muse...

52 Pour Dilthey, de surcroît, la relation entre une communauté ou une institution et une époque ou une civilisation ne peut se définir en termes d'appartenance. Chaque époque reflète sans nul doute une caractéristique dominante, unilatérale et, à certains moments, l'harmonie entre les différentes sphères de la vie est forte et intense. L'esprit rationnel et mécanique du XVII^e siècle a par exemple fortement influencé la littérature de cette époque, la politique et la stratégie militaire. Mais ces domaines constituent des exceptions dans la mesure où les différentes sphères bénéficient d'une certaine autonomie : « Chaque système individuel de relations [...], postulant des valeurs et des moyens pour les réaliser, possède un centre qui lui est propre »⁷¹. Une civilisation n'a rien d'un ensemble uniforme ; elle n'est pas faite d'une seule pièce, réductible à une pensée fondamentale, mais une texture précaire faite d'entrelacs de diverses activités en continu mouvement (l'économie, la religion, la justice, l'éducation, la politiques, le syndicalisme, la famille, etc).

53 Dilthey élabore aussi cette vision fondamentalement pluraliste du monde historique sur une base temporelle. À la suite de Johann Gottfried Herder, qui attribuait à chaque phénomène une temporalité spécifique, Dilthey pouvait affirmer que le temps historique

ne « s'écoule » ni en ligne droite ni selon un flux homogène. Les Lumières, Bach et le piétisme ont pu coexister au cours du XVIII^e siècle. Cette époque,

au cours de laquelle le courant dominant des Lumières allemandes s'exprime à travers les différents champs de la vie, ne détermine pas à elle seule la vie de tous les hommes de ce siècle ; et même quand c'est le cas, elle rencontre d'autres forces concurrentes. Les oppositions des époques précédentes s'imposent, et les forces reliées à des situations et à des idées anciennes se révèlent être très efficaces, même si elles s'efforcent de leur donner une forme nouvelle ⁷².

54 Loin de proposer une image rassurante et uniforme du devenir, Dilthey considère la totalité historique en tant qu'entité malléable traversée par des forces conflictuelles qui coexistent, se rebellant contre le *Zeitgeist*. De fait, la formule « le cours du temps » pourrait être remplacée, comme eût dit Siegfried Kracauer, par l'expression plus exacte « le cours des temps » ⁷³.

55 Très sensible à la vitalité de l'histoire, Dilthey fut contraint d'affronter l'impression de vertige qui alimentait toute l'histoire biographique. Mais fidèle à l'exemple du juge, poète à ses heures, il ne céda ni à l'illusion de la représentativité ni à celle du naturalisme. Il nous offre au contraire une autre voie qui conduit à accepter le caractère circulaire du savoir. La compréhension de la totalité suppose de comprendre chacune des parties, démarche qui suppose à nouveau de comprendre la totalité. Il existe une interdépendance entre les deux opérations qui se nourrissent mutuellement :

Une étude historique et universelle de la totalité présuppose la compréhension des parties qui l'unifient, [mais] la compréhension du détail dépend de la connaissance du tableau général ⁷⁴.

56 Cela revient à dire qu'au lieu de s'épuiser à surmonter l'impression de vertige, Dilthey s'est attaché à la contrôler :

La méthode fonctionne ainsi dans deux directions. Centrée sur le particulier, elle procède du détail vers l'ensemble et vice-versa ; centrée sur la totalité, la même interaction se joue entre la totalité et le particulier ⁷⁵.

57 Le fait que le travail de contextualisation, précise-t-il encore, soit interminable (dans la mesure où chaque sphère sociale et chaque époque renvoient à d'autres espaces et à d'autres époques), ne constitue pas un inconvénient rédhibitoire ou, pire encore, une malédiction. Cette richesse humaine est l'occasion de développer un savoir supplémentaire.

58 Accueillir la nature indéfinie de l'histoire n'a rien de simple. Cela suppose d'accepter en même temps que chaque interprétation implique un talent herméneutique et, a fortiori, de reconnaître l'importance de l'imagination historique. Nous voilà ainsi revenus à notre point de départ : à une page un peu négligée du discours de Wilhelm von Humboldt de 1821 sur la tâche de l'historien, lorsqu'il nous rappelait que pour découvrir la vérité du passé, « l'énumération et la description des événements » ne suffisaient pas. Pour « construire une totalité cohérente à partir de fragments » l'historien doit recourir à son imagination. Ce qui ne l'autorise pas à inventer n'importe quoi. Il s'agit *plutôt* (et cette réserve n'a rien de simple) pour l'historien d'étendre son humanité autant que possible afin de devenir, à force d'imprégnation, sensible à la réalité du passé. À l'instar des artistes, les historiens créent un monde d'imitation ; ils cherchent eux aussi une vérité intérieure même si leur but est différent. « L'artiste se contente de débarrasser la réalité de son apparence éphémère et ne la touche que pour s'en éloigner ; l'historien au contraire ne cherche que la réalité et doit pour l'atteindre plonger dans les profondeurs du réel ».

- 59 Au lieu de planer à la surface du monde, les historiens subordonnent leur imagination à leurs recherches : « Cette subordination permet à l'imagination de ne pas agir par pure fantaisie ; elle mérite, de ce fait, le nom d'intuition ou de capacité conjonctive »⁷⁶.

NOTES

1. Le présent article représente la version française de la conférence « Biographical and Historical Writing in the 19th and 20th Centuries » présentée lors du colloque « Transitions to Modernity », The MacMillan Center, Yale University, 18 février 2008. Nous remercions vivement Jean-Charles Lévy, Daniela Profit et le Centre International d'Histoire Religieuse (CIHR), pour la traduction.
2. Voir François Chatelet, *La naissance de l'histoire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1962.
3. Rainer Maria Rilke, *Duineser Elegien*, Wiesbaden, Erschienen im Insel, 1950 ; Deuxième élégie, in *Les Élégiés de Duino*, édition bilingue, texte français de Jean-François Angelloz, Paris, Flammarion, coll. G.F., 1992, p. 49.
4. Voir Hannah Arendt, *The Modern Concept of History* (1958), in Id., *Between Past and Future : Six Exercises in Political Thought*, New York, Penguin books, 1977.
5. Wilhelm Dilthey, *Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften* (1910), in *Gesammelte Schriften*, Stuttgart/Göttingen, Teubner/Vandenhoeck & Ruprecht, vol. VII, sous la direction de Bernard Groethuysen.
6. Voir Reinhart Koselleck, *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Frankfurt, Suhrkamp, 1979, Chap. 4.
7. Sur la prise de conscience de la vulnérabilité de la nature, le lecteur se reportera à Hans Jonas, *Philosophical Essays. From Ancient Creed to Technological Man*, Chicago, The University of Chicago Press, 1974.
8. Hannah Arendt, *Briefwechsel (1926-1969)*, München, Piper, 1985 ; Hannah Arendt et Karl Jaspers, *La philosophie n'est pas tout à fait innocente* (traduit de l'Allemand par Eliane Kaufholz), Petite Bibliothèque Payot, 2006, p. XXX.
9. Voir Philip Pomper, « Historians and individual Agency », *History and Theory*, 35/3, 1996, p. 281-308.
10. Hans Magnus Enzensberger, « Letteratura come storiografia », IX, *Menabò*, 1966, IX, p. 8.
11. Isaiah Berlin, « Historical Inevitability » (1953), in *Four Essays on Liberty*, Londres, New York, Oxford University Press, 1969.
12. Arnaldo Momigliano, *The Development of Greek Biography*, Camb. Mass., Harvard University Press, 1971.
13. Plutarque, *Vies parallèles*, sous la direction de François Hartog, Gallimard, coll. Quarto, 2001, *Alexandre*, 1, 1-2 ; trad. Robert Flacelière - Émile Chambry.
14. Voir John Garraty, *The Nature of Biography*, London, Knopf, 1957, p. 70.
15. Voir Mario Longo, *Historiae philosophiae philosophica. Teorie et metodi della storia della filosofia tra Seicento et Settecento*, Milan, IPL, 1986, p. 39.
16. Sur l'historiographie du Moyen Âge et de la Renaissance, voir Donald R. Kelley, *Foundations of Modern historical Scholarship Language, Law and History in the French Renaissance*, New York-London, Columbia University Press, 1970 ; Denis Hay, *Annalist and Historians. Western historiography from the Eighth to the Eighteenth Centuries*, London, Methuen & Co, 1977.

17. Sur l'historiographie des Lumières, voir Freidrich Meinecke, *Die Entstehung des Historismus* (1936), Munich, R. Oldenbourg, 1965, chap. 4 et 5.
18. Voir Judith Schlanger, *Les métaphores de l'organisme*, Paris, Vrin 1971.
19. Emmanuel Kant, *Idee zu einer allgemeinen Geschichte in welt-bürgerlicher Absicht* (1784), in *Kants gesammelte Schriften*, Berlin, 1902 ; texte français de Luc Ferry in *Idée sur l'histoire universelle du point de vue cosmopolitique*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Plus », 2009.
20. Karl Löwith, *Meaning in History. The Theological Implication of the Philosophy of History*, Chicago, The University of Chicago Press, 1949, 55-56 ; texte français de Marie-Christine Challiol-Gillet à partir de l'édition allemande définitive de 1953, in *Histoire et salut*, Gallimard, 2002.
21. *Ibid.*, p. 35.
22. Victor Hugo, *Sur Mirabeau* (1834), in Victor Hugo, *Littérature et Philosophie mêlées*, Édition critique établie par Anthony R. W. James, t. II, Paris, Éditions Klincksieck, 1976, p. 285 et 331.
23. Wilhelm von Humboldt, *Betrachtungen über die Weltgeschichte* (1814), in *Gesammelte Schriften*, Berlin, Berh's Verlag, 1904, vol. 3, p. 350 sq.
24. Wilhelm von Humboldt, *Betrachtungen über die bewegenden Ursachen in der Weltgeschichte* (1818), in *Gesammelte Schriften*, *o cit.* ; traduction anglaise : "On the Historians's Task", *History and Theory*, 1967, 6, 1, p. 60 ; [La tâche de l'historien, traduction française de André Lahs et Annette Disselkamp, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1985].
25. Wilhelm von Humboldt, *Betrachtungen über die bewegenden Ursachen [...]*, *op. cit.*
26. Wilhelm von Humboldt, *Über die Aufgabe des Gesschichtsschreibers* (1821), in *Gesammelte Schriften*, *op. cit.* ; traduction anglaise "On the Historians's Task", *History and Theory*, 1967, 6, 1, p. 60.
27. Wilhelm von Humboldt, *Briefe an Karl Gustav von Brinckmann*, sous la direction de Albert Leitzmann, Leipzig, Verlag Karl W. Hiersemann, 1939, p. 151 sq.
28. Johann Gustav Droysen, *Historik. Die Vorlesungen von 1857*, sous la direction de Leyh, Stuttgart – Bad Canstatt, 1977 ; *Texte zur Geschichtstheorie. Mit ungedruckten Materialien zur Historik*, sous la direction de G. Birtsch et J. Rüsen, Göttingen, 1972.
29. Adolphe Quételet, *Sur l'homme et le développement de ses facultés ou Essai de physique sociale*, Paris, Bacehlier, 1835, p. 51 sq.
30. Henry Thomas Buckle, *History of Civilization in England*, London, John W. Parker and Son, 1858 ; Grant Allen, « Nation Making », *Gentleman's Magazine*, 1878 (in *Popular Science Monthly Supplement*, 1878, p. 121-126) ; Grant Allen, «The Genesis of Genius», *Atlantic Monthly*, march 1881, XLVI, p. 371-381 ; Louis Bourdeau, *L'histoire et les historiens. Essai critique sur l'histoire considérée comme science positive*, Paris, F. Alcan, 1888.
31. Sur cette question, il semble important de souligner l'influence de la pensée raciale sur le processus de dépersonnalisation des sciences sociales. Le cas le plus intéressant est sans conteste celui de Spencer qui, au cours de la guerre des Boers, accusa le gouvernement britannique de « re-barbarisation de la nation. » Dans le second chapitre de *Étude de la Sociologie*, il définit l'environnement en termes raciaux : « Il est impossible qu'un Aristote provienne d'un père et d'une mère dont l'angle facial mesure cinquante degrés ou qu'il y ait la moindre chance de voir surgir un Beethoven dans une tribu de cannibales, dont les chœurs, en face d'un festin de chair humaine, ressemblent à un grognement rythmique.» Il ne se contente pas, dans les pages suivantes, de décrire la curiosité pour la biographie comme un phénomène tribal, il laisse aussi entendre que la pensée abstraite et impersonnelle est l'un des traits caractéristiques des civilisations supérieures. Nous retrouvons la même idée de la supériorité supposée de la pensée abstraite dans l'ouvrage d'Edward Hallet Carr, *What is History?*, London, Macmillan & Co., 1961. Cf. George L. Mosse, *Toward the Final Solution. A History of European Racism*, London, Dent, 1978.
32. John Fiske, «Sociology and hero-worship», *Atlantic Monthly*, January 1881, p. 81. Il est intéressant de signaler dans cette perspective la double image de Darwin. Fiske en fait le fer de lance de son anti-biographisme ; tout ce qui relevait de l'individualisme ne pouvait être que

superficiel et léger à ses yeux. D'autres auteurs utilisèrent en revanche la théorie de l'évolution pour attaquer le déterminisme géographique. William James s'y employa à son tour dans deux courts essais dans lesquels il défendait la notion de grand homme à travers le concept la variation spontanée : « J'affirme que la relation entre le milieu et le grand homme correspond exactement à ce qu'est la "variation" dans la philosophie darwinienne. Le milieu se contente de l'adopter, le rejeter, le préserver ou le détruire, en un mot, de le sélectionner. À chaque fois qu'il adopte ou préserve le grand homme, il est modifié par son influence d'une manière tout à fait originale et singulière », in "Great men and their Environment" [« Les grands hommes et leur milieu »], *Atlantic Monthly*, 1880, p. 226. Voir aussi William James, "The importance of the Individuals", [« De l'importance des individus »], *Open court*, 1890. Ces deux textes furent publiés dans le volume intitulé *The Will to Believe and other essays in Popular Philosophie* [La volonté de croire et autres textes de philosophie populaire], New York - Londres, Longmans, 1897. Henri Berr adopta une position similaire, « La méthode statique et la question des grands hommes », *Nouvelle Revue*, 1-15 juin 1890.

33. Émile Durkheim, *Le rôle des grands hommes dans l'histoire* (1883), in *Textes. 1. Éléments d'une théorie sociale*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1975.

34. Émile Durkheim, *Les règles de la méthode scientifique* (1895), Paris, PUF, 1963, p. 10.

35. François Simiand, « Méthode historique et science sociale », *Revue de synthèse historique*, 1903, repris dans *Annales*, 1967, 1, p. 87, 91, 95, 105.

36. Voir Karl Lamprecht, « Was ist Kulturgeschichte ? Beitrag zu einer historischen Empirik », in *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 1896-97, I, p. 75-150.

37. Sur la relation entre histoire sociale et nationalisme ethnique, voir Jürgen Kocka, « Ideological repression and methodological Innovation: Historiography and the Social Sciences in the 1930s and 1940s » [« Répression idéologique et innovation méthodologique dans les sciences sociales des années 1930 et 1940 »], *History and Memory*, 1990, 2, p. 130-138.

38. Friedrich Meinecke, « Zum Streit und die kollektivistische Geschichtsschreibung », *Historische Zeitschrift*, 1896, 76 ; Eduard Meyer, *Zur Theorie und Methodik der Geschichte* (1902), in *Kleine Schriften*, Halle, Niemeyer, 1924, vol. I.

39. Eberhard Gothein, *Die Aufgaben der Kulturgeschichte*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1889.

40. Le volume *History and Biography. Essays in Honour of Derek Beales*, Timothy Charles W. Blanning and David Cannadine (eds.), Cambridge, Cambridge University Press, 1996, présente le même cadre référentiel.

41. Klaus Epstein, « Friedrich Meinecke, Ausgewählter Briefwechsel », *History and Theory*, 1965, p. 85.

42. Déclaration de Bismarck du 16 avril 1869 devant le Reichstag de l'Allemagne du Nord, in Gheorghji V. Plechanov, *Über die Rolle der Persönlichkeit in der Geschichte* (1898), Berlin, 1945 ; en anglais : *The Role of the Individual in History*, New York, International Publishers, 1940 ; en français : *Le rôle de l'individu dans l'histoire*, Paris, Nouveau bureau d'éditions, 1976.

43. Consulter Josef Konvitz, "Biography: The Missing Form in French Historical Studies", *European Studies Review*, 1976, 6 ; Marc Ferro, « La biographie, cette handicapée de l'histoire », *Le Magazine littéraire*, avril 1989.

44. Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1949, p. 83.

45. Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949), Paris, Armand Colin, 1990, vol. II, 21-23, 512-520. Consultez aussi les critiques de Jacques Rancière, *Les mots de l'histoire. Essai de poésie du savoir*, Paris, Éditions du Seuil, 1992. p. 26-27.

46. François Furet, « Pour une définition des classes inférieures à l'époque moderne », *Annales E.S.C.*, 1963, 18, p. 459-474 ; Emmanuel Le Roy Ladurie, *Le territoire de l'historien*, Paris, Gallimard, 1973, part. IV ; Voir Jacques Le Goff, « Les mentalités », in *Faire de l'histoire*, Jacques Le Goff, Pierre Nora (dirs.), Paris, Gallimard, 1974, t. III, p. 80.

47. Lewis B. Namier, « The Biography of Ordinary Men », in Lewis B. Namier, *Skyscrapers and other Essays* (1931), New York, MacMillan, 1968, p. 46-47.
48. *Grands notables du premier empire*, Louis Bergeron et Guy Chaussinand-Nogaret (dirs.), Paris, Éditions CNRS, 1978, p. VI.
49. William I. Thomas and Florian Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America*, Chicago, The University Chicago Press, 1918-1920.
50. Voir Herbert Blumer, *An Appraisal of Thomas and Znaniecki's "The Polish Peasant in Europe and America"*, New York, Social Science Research Council, 1939. Sur le chapitre du discrédit des sources personnelles en sociologie, consulter Howard S. Becker, *The Life History and the Scientific Mosaic*, introduction to Clifford R. Shaw, *The Jack-Roller* (1930), Chicago, 1966, repris dans *Sociological Work. Method and Substance*, New Brunswick, N.J., Transaction Books, 1970.
51. Voir Richard Hoggart, *The Uses of Literacy: Changing Patterns in English Mass Culture*, Boston Mass., Beacon Press, 1961; Danilo Montaldi, *Autobiografie alla leggera*, Torino, Einaudi, 1961; Danilo Montaldi, *Militanti politici di base*, Torino, Einaudi, 1971. Voir aussi l'œuvre d'Oscar Lewis, *The children of Sanchez: autobiography of a Mexican family*, New York, Random House, 1961.
52. Voir François Dosse, *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005. Le nombre de revues de sciences sociales à porter leur attention sur la biographie entre la fin des années 1970 et la fin du siècle précédent est particulièrement significatif; cf., dans l'ordre chronologique, quelques-unes des revues qui consacrèrent un numéro au thème de la biographie ou de l'autobiographie : *New Literary History*, 1977, IX, 1; *Nouvelle revue de psychanalyse*, 1979, 20; *Cahiers Internationaux de Sociologie*, « Histoires de vie et vie sociale », 1980, XLIX, 2; *Revue des Sciences Humaines*, « Récits de vie », 1983, 191; *Sigma*, « Vendere le vite: la biografia letteraria », 1984, XVII, 12; *Poétique*, « Le biographique », 1985, 63; *Sources*, « Problèmes et méthodes de la biographie », Actes du Colloque, Paris, Sorbonne 3-4 mai 1985; *Diogène*, « La biographie », 1987, 139; *Social Research*, « Reflections on the Self », 1987; *Revue française de psychanalyse*, « Des biographies », 1988, 52; *Enquête*, « Biographie et cycle de vie », 1989; *Cahiers de Philosophie*, « Biographies. La vie comme elle se dit... », 1990, 10; *Revue des Sciences Humaines*, « Le Biographique », 1991, 224; *Politix*, « La biographie. Usages scientifiques et sociaux », 1994, 27; *Revue Pôle Sud*, « Biographie et politique », 1994, 1; *Zeitschrift für Geschichte - Revue d'histoire*, « Biographie - Biographien - Biographie - Biographies », 1995; *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande*, « Le genre biographique dans les historiographies française et allemande contemporaines », 2001, 33; *Revue des sciences humaines*, « Biographies », 2001, 263; *Littérature*, « Biographiques », 2002, 128. Depuis 1978, il existe un magazine exclusivement consacré au genre biographique : *Biography. An Interdisciplinary Quarterly*.
53. Bernard Guénée, *Entre l'Eglise et l'Etat. Quatre vies de prélats français à la fin du Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1987, p. 14; Jacques Le Goff, *Saint-Louis*, Paris, Gallimard, 1996, p. 15. Voir aussi Natalie Zemon Davis, *The Return of Martin Guerre*, Cambridge Mass., Harvard University Press, 1983; Jacques-Louis Menetra, *Journal de ma vie. Jacques-Louis Ménétré compagnon vitrier au 18^e siècle*, Daniel Roche (éd.), Paris, Montalba, 1982; Alain Corbin, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot, sur les traces d'un inconnu, 1798-1876*, Paris, Flammarion, 1998.
54. Lire l'éditorial «Tentons l'expérience», *Annales E.S.C.*, 1989.
55. Daniel Bertaux, « From the Life-History Approach to the Transformation of Sociological Practice », in *Biography and Society. The Life History Approach in the Social Sciences*, Beverly Hills, Sage Publications, 1981.
56. Hubert Bonin, « La biographie peut-elle jouer un rôle en histoire économique contemporaine ? », in *Problèmes et méthodes de la biographie*, Actes du Colloque, Paris, Sorbonne 3-4 mai 1985, p. 173; voir aussi Felix Torres, « Du champ des *Annales* à la biographie : réflexions sur le retour d'un genre », *ibid.*, p. 141-148. Dans « Comment écrire une biographie historique aujourd'hui ? » (*Débat*, n° 54, 1989, p. 48-53), Jacques Le Goff écrit, pour cette raison même : « Ce qui me désole dans l'actuelle prolifération de biographies c'est que beaucoup sont de purs et

simples retours à la biographie traditionnelle superficielle, anecdotique, placement chronologique, sacrifiant à une psychologie désuète, incapable de montrer la signification historique générale d'une vie individuelle. C'est le retour des émigrés après la Révolution française et l'Empire qui "n'avaient rien appris et rien oublié" ».

57. L'expression « technique du sandwich » a été forgée par l'historien britannique Charles Firth ; voir Godfrey Davies, « Biography and History », *Modern Language Quarterly*, 1940, 1, p. 79-94.

58. Voir Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, 62-63 ; Jean-Claude Passeron, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 1990, XXXI, p. 3-22.

59. Gregory Bateson, *Steps to an Ecology of Mind*, San Francisco, Chandler Publishing Company, 1972, p. 475 sq. Bateson affirmait que les événements les plus importants de sa vie furent le Traité de Versailles et la révolution cybernétique ; il ajoutait : « Certains s'étonneront ou seront choqués que je n'aie pas signalé la bombe A ou la Seconde Guerre mondiale. Je n'ai pas non plus mentionné l'expansion des automobiles, ni la radio et la télé, ni bien d'autres choses encore qui se sont produites au cours de ces soixante dernières années. »

60. Voir Carlo Ginzburg and Carlo Poni, « Il nome e il come. Mercato storiografico e scambio diseguale », *Quaderni storici*, 1979, 40, p. 181-90.

61. Voir Carlo Ginzburg, *Il formaggio e i vermi*, Torino, Einaudi, 1976 ; traduit en français par Monique Aymard, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980 ; traduit en anglais par John et Anne Tedeschi, *The Cheese and the Worms : the Cosmos of a Sixteenth-century Miller*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1980 ; Giovanni Levi, *L'eredità immateriale*, Torino, Einaudi, 1985 ; traduit en français par Monique Aymard, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris Gallimard, Bibliothèque des Histoires, 1989 ; traduit en anglais par Lydia Cochrane *Inheriting Power: the Story of an Exorcist*, Chicago, University of Chicago Press, 1988.

62. *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Jacques Revel (éd.), Introduction, Paris, Gallimard, Seuil, 1996.

63. Edoardo Grendi (autre fondateur de la micr-histoire) a forgé le concept paradoxal d'« exceptionnel normale ». Voir Edoardo Grendi, « Microanalisi e storia sociale », *Quaderni Storici*, 1977, 35.

64. Cf. Michel Vovelle, *L'irrésistible ascension de Joseph Sec, bourgeois d'Aix*, Aix-en-Provence, Edisud, 1975 ; Joël Cornette, *Un révolutionnaire ordinaire. Benoît Lacombe, négociant 1759-1819*, Paris, Champ Vallon, 1986.

65. Sur les risques inhérents à ce genre d'opération « typologique », voir Bernard Lepetit, *De l'échelle en histoire*, in *Jeux d'échelles op. cit.*, p. 78 ; Alain Boureau, *Histoires d'un historien. Kantorowicz*, Paris, Gallimard, 1990, p. 75-76.

66. Italo Calvino appliqua la méthode à lui-même : « Je dois maintenant me protéger contre l'erreur ou le vice de ceux qui écrivent des autobiographies, qui consiste à donner à son expérience l'apparence de l'expérience ordinaire d'une génération et d'une milieu, soulignant les aspects les plus triviaux et laissant dans l'ombre les plus saillants et les plus personnels. Contrairement à ce qu'il m'est arrivé de faire auparavant, j'aimerais maintenant souligner les aspects de ma vie qui s'écartent de l'expérience de l'Italien moyen, car je suis persuadé que la vérité sera d'autant plus forte qu'elle proviendra de l'exception et non de la moyenne ». Voir Italo Calvino, *Un'infanzia sotto il fascismo*, in *Eremita a Parigi: pagine autobiografiche*, Milano, Mondadori, 1996.

67. Cf. Giovanni Levi, « Les usages de la biographie », *Annales ESC*, 1989, 44, 6, p. 1325-1336.

68. Giovanni Levi, *L'eredità immateriale*, *op. cit.*, p. 4-5.

69. Jorge Luis Borges, *El hacedor*, Buenos Aires, Emecé, 1960 ; traduit en anglais par Mildred Boyer and Harold Morland, « On Rigor in Science », in *Dreamtigers*, Austin, University of Texas Press, 1985.

70. Wilhelm Dilthey, *Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften*, op. cit. ; texte anglais de Hans Peter Rickman, *Selected Writings*, Cambridge, New York, Cambridge University Press 1976, p. 180-181 ; texte français de Sylvie Mesure, *L'Édification du monde historique dans les sciences de l'esprit* (1910), Paris, Éditions du Cerf, 1998, t. 3 des œuvres complètes.

71. Wilhelm Dilthey, *Der Aufbau [...]*, op. cit., p. 183.

72. *Ibid.*, p. 282.

73. Siegfried Kracauer, *The Last Things Before the Last*, New York, Oxford University Press, 1969 ; cf. aussi Walter Benjamin, *Ursprung des deutschen Trauerspiels* (1928), Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag 1963 ; texte anglais de John Osborne, *The Origin of German Tragic Drama*, London, NLB, 1977 ; texte français de Sibylle Muller et André Hirt, *Origine du drame baroque allemand*, Paris, Flammarion, « Coll. Champs », 2000.

74. Wilhelm Dilthey, *Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften* op. cit. ; texte anglais de Hans Peter Rickman, op. cit., p. 188, 196 ; texte français de Sylvie Mesure, op. cit. (*supra* n. 73).

75. *Ibid.*, p. 190.

76. Wilhelm Dilthey, op. cit., p. 57-60.

AUTEUR

SABINA LORIGA

EHESS/CRH